



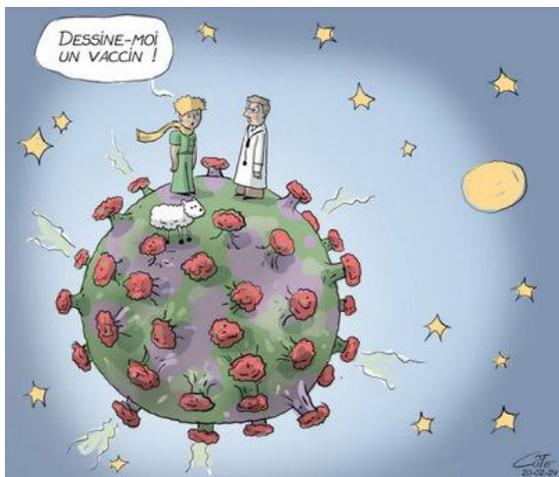
## "Une noce souabe" Réflexions autour d'une petite énigme

**Paulette CHONÉ**

Professeur émérite

12 04 2021

Voici quelque temps, dans son excellent blog consacré à Rembrandt, l'historien indépendant Gary Schwartz [1] faisait remarquer que certains sujets de recherche, surtout parmi ceux qui donnent lieu à des débats multiformes et passionnés, font penser à deux caractéristiques des particules virales du Sras-CoV-2 : leur surface n'est pas lisse ; une couronne de "piques" caractéristique, origine du nom de famille Coronavirus, leur permet de s'accrocher aux cellules et de les infecter. Les images du virus grossi 12 millions de fois, avec les protubérances de ses *spikes* de protéines qui ont l'air d'avoir été gentiment tricotées dans une laine chenille velours toute douce et multicolore, font désormais partie d'un bagage visuel mondial, jusque dans des caricatures ou des objectivations graphiques presque avenantes dont la vue est censée nous libérer de la fameuse "sidération", cousine moderne de "la mort dans les yeux" (Jean-Pierre Vernant), la pétrification opérée par la Gorgone.



Dessin de l'illustrateur québécois André-Philippe Côté,  
24 février 2020

À l'exemple du virus, avance Gary Schwartz, nous devrions nous évertuer à perfectionner notre capacité à lancer des "picots", des "pointes", des "antennes" vers le plus grand nombre possible de points de vue et d'objets de réflexion, quand ceux-ci manifestent une contiguïté ou une correspondance avec nos objets familiers, voire une analogie discrète ou fortuite. Ainsi devrions-nous interroger ceux qui n'ont pas la même pratique, la même approche que nous. Avec la conviction enthousiaste qui le caractérise, il donne cet exemple évident mais souvent négligé par les

approches hyperspécialisées : un médecin voit dans une œuvre d'art ce que l'historien ne *peut* pas voir. Cette attitude qui définit assez bien l'idéal académique – et qui est courante dans certaines sciences, l'anthropologie par exemple – est favorisée par les confinements, quand la cuisine intellectuelle, entraînée qu'elle est par Internet à becqueter de-ci de-là, s'apparente à "la cuisine du placard". Ma contribution aux très riches fichiers postés par les Émérites de Lorraine est conforme à ce bricolage adaptatif, souvent analogique, désormais peut-être destiné à devenir indispensable.

### ***Où il est question de petits gâteaux***

Aussi tout commença avec la confection des petits gâteaux de l'Avent, connus dans l'aire germanique et au-delà sous le nom de *bredele*. Le mot *bredele* a fait son entrée dans les dictionnaires Larousse et *Petit Robert* respectivement en 2018 et 2019 seulement. Issu des parlers alémanique (Alsace), francique et *platt* (Moselle), c'est une forme dérivée de l'allemand *brötle*, diminutif de *Brot*, le pain [2]. Il désigne les petits gâteaux secs confectionnés à la maison dans la période qui précède Noël, que l'on conserve dans une boîte en fer, et que l'on offre aux proches, amis et voisins tout au long des fêtes de fin d'année. Leur fabrication, parfois en quantité importante, peut prendre une journée entière. Les recettes, nombreuses et variées, naguère jalousement gardées, sont aujourd'hui très diffusées bien au-delà de leurs régions d'origine, mais leur réalisation nécessite toujours des tours de main particuliers. Leur premier point commun est de comporter parmi leurs ingrédients des épices, des fruits à coque et des écorces confites d'agrumes, autant de substances qui ont pu être considérées aux temps anciens comme des produits de luxe. Cannelle, muscade, anis, girofle, vanille, amandes, oranges et citrons transmettent au cœur de l'hiver leurs parfums d'exotisme ensoleillé. Second trait commun à ces petits gâteaux, l'utilisation de moules [3], d'emporte-pièce ou même de rouleaux à pâtisserie spéciaux [4]. Des moules des XIV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, en bois sculpté et en terre, ont été retrouvés à Strasbourg et dans la vallée du Rhin. La fabrication domestique des *bredele* est attestée en 1570, lorsque le Magistrat de Strasbourg interdit la foire de Saint-Nicolas dont les bénéfiques revenaient à l'évêque, ce qui provoqua la

colère des ménagères qui ne pouvaient plus se procurer fruits confits et épices pour faire les *bredele*. Nul doute que ces précieuses denrées ornaient aussi les étals de la grande foire d'hiver à Saint-Nicolas-de-Port, où les princes de la Maison de Lorraine, parmi d'autres emplettes de Noël, achetaient pâtes de fruits, "confitures" et liqueurs de cédrats, limons et bigarades, comme nous le révèlent les comptes ducaux du XV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle. Ces friandises appartenaient d'ailleurs à la pharmacopée. Par exemple, dans l'inventaire après décès des biens laissés par l'austère et maladif cardinal Charles de Lorraine (1567-1607), fils du duc Charles III, on remarque au milieu d'une accumulation de drogues diverses et d'objets de piété "quatre potz de confiture, l'un dagre de cedre, l'autre conserve de cedre, un de limon et l'autre de laittue" [5].



### Recette de *schwowebredele*

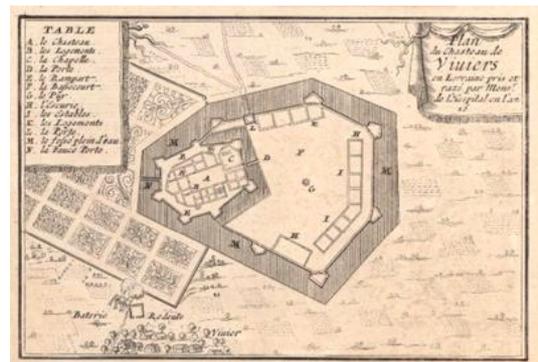
250g de farine  
 125 g d'amandes en poudre,  
 préalablement blondies à la poêle  
 125 g de beurre ramolli  
 125 g de semoule  
 2 œufs (dont 1 pour dorer)  
 1 cuillerée à café de cannelle en poudre  
 Mélanger à la main le beurre et le sucre, ajouter l'œuf, les amandes, la cannelle et la farine. Pétrir jusqu'à obtenir une boule. La laisser reposer au frais au moins une heure. Préchauffer le four à 180°, rouler la pâte (3-4 mm d'épaisseur) et découper les formes avec la roulette ou des emporte-pièce. Les déposer sur une plaque recouverte de papier sulfurisé. Dorer avec un jaune d'œuf délayé avec un peu d'eau et du sel. Enfourner pour 8 mn environ

C'est en plein deuxième confinement, tout en pétrissant, abaissant, découpant, dorant et glaçant des *bredele*, et plus exactement des *schwowebredele* [6] ou "sablés souabes" [7], non sans rêvasser autour de scènes folkloriques et historiques plus dignes des contes de fées que des sinistres chroniques des malheurs des temps, que me sont revenus tout à coup trois mots attrapés autrefois au détour d'une pièce d'archives ; et ces trois mots, c'étaient : "Nopce de Schvab".

## Sans transition de la cuisine aux archives

*Nopce de Schvab*... Cette mention se cramponnait à ma mémoire involontaire depuis des années, et revenait de temps en temps comme une scie agaçante. Des noces souabes, certes. Mais encore ?

Ces mots dorment dans un inventaire des collections de François de Vaudémont au château de Viviers dressé en 1629 [8]. Le château de Viviers (Moselle, arrondissement de Château-Salins, canton de Delme) avait appartenu aux évêques de Metz, puis aux comtes de Bar, et jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle aux comtes de Salm. Le comte Jean IX de Salm, le très actif gouverneur de Nancy sous Charles III, le fit restaurer en 1571-1581 par Claude Marjollet, ingénieur et maître-maçon qui avait construit le jeu de paume du palais ducal de Nancy. Christine de Salm, nièce et héritière de Jean IX, apporta le château en dot à son mari François de Vaudémont, duc de Lorraine en 1624. Viviers devint l'une des résidences favorites du duc puis de son fils Charles IV qui le consacraient surtout à leurs activités cynégétiques, favorisées par les forêts giboyeuses du Saulnois. C'était, écrit l'abbé Jacques Choux, "l'un des plus beaux châteaux de Lorraine au début du XVII<sup>e</sup> siècle", "une ville fortifiée en réduction" [9]. Les plans et cartes anciens (Beaulieu, les Naudin) postérieurs à son démantèlement quasi-total ordonné par Richelieu (1642) montrent l'importance de son enceinte bastionnée et de ses jardins. Aujourd'hui, Google Maps permet d'apercevoir l'emplacement de la motte castrale et des fossés, dont l'ensemble a été fouillé par Gérard Giuliano [10].



Plan du château de Viviers par Beaulieu (source Gallica).



Carte des Naudins (Source : Comité d'histoire régionale de Lorraine)



## Sur certaines gaillardises et autres visions de chats qui travaillent

Lors de leurs séjours au château de Viviers – comme d’ailleurs dans celui d’Autrey (Vosges) – François de Vaudémont, Charles IV et leurs cours avaient sous les yeux des tableaux pour la plupart singuliers par leurs sujets, apparemment choisis pour être en accord avec des plaisirs champêtres et des plaisanteries plutôt rudes. Ce n’étaient pas pour autant des tableaux méprisables : les représentations vulgaires ou anecdotiques, les "scènes de genre", étaient depuis au moins un siècle très appréciées des amateurs. François de Vaudémont était un amateur d’art particulièrement averti, certainement le plus sensible des fils de Charles III. Il y avait dans ses résidences de campagne les portraits des plus beaux chiens de sa meute, des oiseaux de poing remarquables ("trois gerfauts blancs"), des natures mortes représentant des trophées de chasse ou bien "une escrevice en un plat", "un trousseau {brochette} d’oisillons" [11], des allégories burlesques telles que "la guerre des souris contre les chatz" et surtout des tableaux dits "gaillardises", c’est-à-dire des peintures à sujets réalistes ("une courtisane qui se peigne", des "joueurs de cartes") parfois triviaux ("un homme à qui on arrache les dents", "un chat travaillant") et à Viviers, parmi d’autres "gaillardises", "une noce de Schwab".

Si la découverte d’un inventaire d’œuvres d’art comble immédiatement le chercheur, sa lecture est frustrante [12] : que faire de l’énigme de ces mots que l’on a autrefois substitués dans la hâte à des œuvres réelles, suggestives et colorées ? Les arracheurs de dents font inévitablement penser à des inventions chères au Caravage et à ses disciples. Comme les joueurs de cartes qui inspirèrent les fameux "tricheurs" de Georges de La Tour, ces sujets étaient fort recherchés des vrais amateurs.



*Le Caravage (attribué à), L'Arracheur de dents, 1608-1619, huile/toile, 140x195 cm, Florence, Galleria Palatina (Palazzo Pitti)*



*Theodor Rombouts (Anvers, 1597-1637), Les Joueurs de cartes et de tric-trac, v. 1620, h/t, 150x251 cm, Copenhague, Statens Museum for Kunst*



*Georges de La Tour, Le Tricheur à l'as de carreau, 1635, h/t, 106x146 cm, Paris, Musée du Louvre*

Et à quoi pouvait bien s’occuper le "chat qui travaille" ? L’anthropomorphisme félin qui fait aujourd’hui la joie des internautes existait déjà, et d’autres "gaillardises" repérables dans les inventaires lorrains du XVII<sup>e</sup> siècle prouvent le succès des tableaux exhibant des chats emmaillotés à qui l’on donne la bouillie, ou de chats musiciens. Mais ici, ne serait-ce pas un chat que l’on "travaille", c’est-à-dire que l’on s’efforce de dresser, d’exercer à quelque tour, en rapport avec quelque proverbe oublié ? Le "chat qui travaille" s’employait peut-être à imiter l’homme - chef-d’œuvre de la création - dans sa station verticale afin que son exhibition lui procure de l’amusement. Représentée sur un rectangle de toile au moyen d’huiles mêlées à

des pigments colorés, son effigie en redoublait le plaisir, comme aujourd'hui une vulgaire vidéo féline.

Tel était donc dans cette résidence de campagne du duc de Lorraine l'environnement visuel de la fameuse "noce de Schwab" [13].



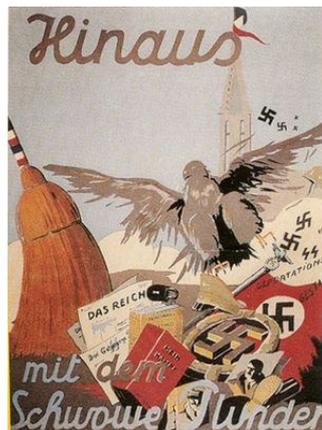
Vincenzo Campi, (Crémone, 1536-1591),  
*La Bouillie du chat*, h/t, 52x47 cm, commerce d'art

## Un peu de méthode.

Mais qu'était-ce que cette *noce de Schwab* ? Que signifie sa présence dans cette collection ? À quelles connotations s'attachait-elle pour ceux qui la voyaient ? La question pourrait se résumer par la discussion suivante.

1. L'identification ethnographique "souabe" était-elle évidente ? Ou bien s'agissait-il plus généralement d'Allemands ?

À mon avis il s'agissait plutôt d'Allemands, dans la mesure où les Alsaciens et les Mosellans germanophones appellent les Allemands *Schwob* ou *Schwowe*, quelle que soit leur région d'origine [14]. À l'appui de cette dénomination traditionnelle, nous trouvons le témoignage d'affiches qui à la Libération ripostèrent avec énergie à une affiche nazie de 1941 [15].



Ne nous attardons pas davantage dans cette digression. Qu'il suffise de rappeler que Viviers se trouvait vers 1630 en terre romane mais à proximité de la frontière linguistique, dans une zone où un dialecte germanique imbibait la langue maternelle et familière [16].

Surgit alors le problème lancinant des inventaires : qui l'a rédigé ? Quelles étaient la culture et la sensibilité de ce greffier ? Notons que si près de la frontière linguistique, il ne faut pas exclure l'emploi par un francophone d'expressions dialectales germaniques [17].

2. Cette "noce d'Allemands" désignerait-elle tout bonnement une noce paysanne, avec des accents rustiques et populaires ?

Il pouvait aussi s'agir d'une "noce" populaire, une peinture sans nuance ethno-folklorique particulière, rappelant peut-être les peintures flamandes des années 1560-1570. Citons ici deux représentants assez célèbres de ce courant, Pieter Brueghel ou Marten van Cleve. Les exemples ne manquent pas de représentations de noces en plein air à l'accent indiscutablement rustique et populaire, qui comme d'autres sujets triviaux enchant(ai)ent les raffinés.



Pieter Bruegel l'Ancien, *La Danse de noces*, 1566,  
h/p, 119x157 cm, Detroit, Institute of Arts



Marten I van Cleve (Anvers, v 1527-1581),  
*Noce de paysans en plein air*, v. 1570, huile/panneau de chêne,  
77x105 cm, coll. part.



Marten van Cleve I, *La Danse de nocés*,  
h/p, diam. 33 cm, coll. part.

### 3. Ne s'agirait-il pas de la représentation de la danse nommée "allemande" ?

Quelle séquence de la fête nuptiale était représentée ? le cortège ? l'échange des anneaux ? le festin ? Le sujet du festin de nocés était extrêmement populaire dans la peinture de l'Europe du Nord au cours de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, comme en témoignent plusieurs tableaux célèbres de Pieter Bruegel l'Ancien – et de ses descendants – qui stimulèrent l'imitation de nombreux peintres. Bruegel, s'il a observé et montré un banquet de noce paysanne dans la composition fameuse de Vienne (Kunsthistorisches Museum), s'est plu également à figurer le moment dynamique par excellence de la danse, comme nous venons de le voir.

Nous penchons donc pour la représentation du moment pittoresque et mouvementé où les convives se retrouvent à danser, peut-être à cause de ces nombreux tableaux flamands. Mais allons plus loin, le tableau de Viviers décrit comme "une noce d'Allemands" n'évoquait-il pas tout simplement l'allemande, une danse de couples très prisée au XVI<sup>e</sup> siècle ? Dans son traité sur la danse, la fameuse *Orchésographie*, Thoinot Arbeau [18] la décrit longuement : "une danse pleine de médiocre gravité, familière aux Allemands [...] ; en dansant l'allemande, les jeunes hommes quelquefois dérobent les damoiselles, les ôtant de la main de ceux qui les mènent, et celui qui est spolié se travaille d'en r'avoir une autre". Une gravure d'un almanach du XVIII<sup>e</sup> siècle montre le jeu des bras des danseurs qui avancent ou reculent en tournant. Les tableaux flamands dépeignent quelque chose d'analogue, le remuement rythmé des campagnards qui parfois se retrouvent dos à dos, et parfois changent de partenaire.

Remarquons que cette hypothèse est troublante, car si le tableau du château de Viviers représentait une noce campagnarde où les mariés et leurs invités dansent

une allemande (sans être nécessairement allemands), alors pourquoi ne s'agirait-il pas d'un tableau flamand de bonne facture, comme ceux que nous montrons plus haut ?



4. Quelle était, enfin, la nuance expressive de cette peinture ? Était-elle traitée sur le mode burlesque, voire satirique, ou simplement documentaire, comme le sont les planches d'un recueil de costumes ? Stéréotypes ou description ? "Ours mal léchés" ou dignes spécimens endimanchés de la nation germanique ?

Cette question qui restera sans réponse ne doit pas nous faire oublier celles que nous posions au départ : quelle était la nuance expressive de cette peinture ? Était-elle traitée sur le mode burlesque ou documentaire ? Le contexte des peintures de Viviers laisse penser que le tableau devait être comique. Mais comique pour qui ? aux yeux de quels regardeurs ? Des Souabes à la noce, est-ce comparable à un chat qui travaille ?

### ***Où l'on échange des correspondances à la fois savantes et ignorantes***

Le moment était venu de soumettre ces questions à des spécialistes... et à des Souabes. Ce qui m'a conduit (virtuellement) vers Geislingen an der Steige (Bade-Wurtemberg), à une cinquantaine de kilomètres de Stuttgart, et surtout vers la conservatrice du musée et des archives municipales, Miriam Régerat-Kobitzsch. Voici son message :

*Chère Madame Choné,*

*merci pour votre mail qui me fait d'autant plus plaisir que j'ai moi-même grandi à Châlons-en-Champagne et connais donc bien Nancy qui n'est, au final, pas bien loin.*

*Votre demande n'est effectivement pas simple et je ne peux que confirmer ce que vous supposez déjà. On se sait quasiment rien au sujet des coutumes nuptiales des XVIe et XVIIe siècles dans le Sud-Ouest de l'Allemagne, mis à part peut-être concernant le Brautwerben (arrangement du*

mariage) et la Brautfuhre (transport du trousseau) grâce à des représentations postérieures (et donc peu fiables). Il est donc très difficile d'en déduire ce qui aurait pu être dépeint sur la «noce de Schwab» en question. Je pencherais d'ailleurs comme vous plutôt pour l'hypothèse selon laquelle "Schwab" se rapporterait ici de manière générale aux Allemands – sauf si l'inventaire que vous évoquez fait également mention de tableaux représentant des "noces palatines" ou "rhénanes". Le tableau représentait probablement des personnes en vêtements régionaux typiques (de l'Allemagne du Sud-Ouest). Mais là aussi, il est très difficile à savoir à quoi ils auraient pu ressembler car les ordonnances vestimentaires (Kleiderordnungen) ne font pas vraiment mention des habits de fête (notamment portés à l'occasion de mariages). Concernant les coutumes nuptiales en "Souabe" ou plus généralement dans le Sud-Ouest de l'Allemagne, vous trouverez peut-être certains indices dans Karl Bohnenberger (Bearb.), *Volkstümliche Überlieferungen in Württemberg. Glaube, Brauch, Heilkunde (Forschungen und Berichte zur Volkskunde in Baden-Württemberg)*, Band 5, Stuttgart 1980. Les coutumes analysées dans cet ouvrage datent cependant de la fin du XIXe siècle.

J'ai demandé à mes collègues avec lesquels j'ai préparé il y a quatre ans l'exposition «Die Schwaben. Zwischen Mythos und Marke» s'ils ont d'autres pistes. Je vous tiens au courant s'ils trouvent autre chose. En attendant, vous me voyez désolée de ne pas pouvoir vous donner de réponse plus claire et constructive mais peut-être ces quelques pistes vous inciteront-elles malgré tout à continuer vos recherches !

Cordialement  
Miriam Régerat

## Avant de se remettre à lire des romans

Dans une saga familiale qui commence à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'écrivain haut-marnais Thierry Beinstingel raconte l'émigration de ses ancêtres, Souabes originaires de Styrie (Autriche), dans les territoires orientaux de l'empire des Habsbourg conquis sur les Ottomans.

Aujourd'hui encore, la signification de ce "schwäbische" est floue. Il désigne les héritiers d'un territoire ancien d'Alémanie parlant un dialecte encore plus ancien. On dit "Schwaben" aussi, ou "souabe" dans une écriture francisée, mais aussi "svabi" en roumain, "svábok" en hongrois, "nemci" en serbe et en slovène. Cette diversité linguistique montre combien ceux qui pouvaient se réclamer de ce terme étaient indésirables, peuplades mal arrimées, familles louches, inconstantes comme le demeurent encore maintenant les tziganes, romanichels et autres éternels bohémiens. En alsacien, on se moque des "schwowe", qui deviendront les boches dans une prononciation proche. Et Franz, qui vient de se découvrir "schwäbische", sera pareillement moqué, l'appellation facilement détournée vers "schwein", le cochon. Il en sera ainsi pour lui et toutes les générations suivantes, jusqu'à leur effacement presque total à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Car il fallait nommer leur provenance, à lui, à sa mère et à ses sœurs, jusque là tranquillement installés en Autriche, sous les derniers escarpements des Alpes. Dans ces villages, immuables depuis des siècles, le jeune garçon

n'avait pas eu besoin d'être désigné autrement que par Franz, fils d'un charpentier habile et d'une honnête ménagère, tous deux bons chrétiens, assidus à la messe, participant aux travaux collectifs des champs, dansant gaiement à la fête des moissons et fêtant Noël. Mais, une fois déracinés, ils s'étaient retrouvés souabes sans l'avoir demandé, embringués dans la grande immigration germanique du Drang nach Osten, la marche vers l'est [19].

## Avant de regarder des photos de mariages d'aujourd'hui, mais en Hongrie.

Il suffisait de se souvenir que les "Allemands du Banat" ou "Souabes du Banat", étaient des colons envoyés au XVIII<sup>e</sup> siècle pour peupler la plaine du Banat (aujourd'hui partagée entre la Hongrie, la Serbie et la Roumanie). Ils étaient originaires pour la plupart des pays de langue germanique, mais certains venaient de la Lorraine francophone. Ces "Souabes" ont viabilisé des terres marécageuses laissées par les Ottomans après leurs défaites. Leur histoire, qui a été bien étudiée, n'est pas ici mon propos, mais Internet m'a permis d'assister sur écran à tous les préparatifs et au déroulement d'une véritable *noce de schwab* [20] en Hongrie, et de constater que les traditions étaient bien gardées.



La confection de la coiffe de fleurs de la mariée est une affaire de plusieurs jours ! Je me suis alors à nouveau intéressée au détail des coutumes et des costumes "souabes" de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.

Le graveur Jost Amman, dans un recueil de costumes publié à Francfort en 1586, montre que la mariée "souabe" exhibe une couronne de fleurs.

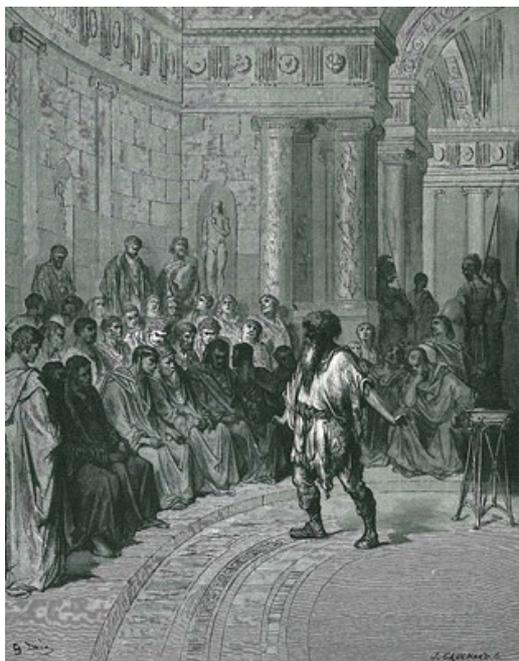
Moins richement parée, la paysanne du tableau flamand a aussi une haute coiffure fleurie. Celle-ci n'est pas plus "souabe" que moi. Mais sa mise endimanchée, son air timide ou emprunté dans cette réjouissance traditionnelle ne suffisaient-ils pas à brouiller les questions "identitaires", aux yeux des amateurs princiers de tableaux insolites et divertissants qu'assaisonnait un peu de mépris social ? Ainsi se fabriquent les stéréotypes.



Je ne pense pas avoir trouvé de réponse à une question infime surgie en découpant des sablés, mais j'ai rencontré d'autres sujets de réflexion bien plus vastes.

## Et de faire encore un long détour, avec La Fontaine

"Il ne faut point juger des gens sur l'apparence". Ce vers est le premier de la fable de La Fontaine "Le paysan du Danube" (livre XI). Un Souabe "des rives du Danube" assurément, un brave campagnard de Germanie, un "ours mal léché" député devant le Sénat romain, avocat passionné des bonnes mœurs, de la simplicité innocente des peuples barbares contre la corruption des Romains et l'iniquité des puissants.



Gustave Doré. *Le paysan du Danube*

Point de noce, direz-vous, dans le morceau d'éloquence de ce "bon sauvage". Mais le personnage du rustre sachant se montrer excellent orateur, déjouant tout le mépris dont il peut être l'objet, ne symbolise-t-il

pas la dangereuse ambiguïté que recèle la sympathie des puissants pour l'innocence ? La Fontaine avait lu les pages enflammées de Tacite sur les mœurs pures des Germains et leurs commentaires par les auteurs de la Renaissance. La "nôpe de Schwab" de la résidence de François de Vaudémont suscitait sans doute à peu près les mêmes réactions d'intérêt superficiel et condescendant que le paysan inspira aux patriciens romains dans cette fable pleine d'enseignements toujours très actuels.

## Notes et références

[1] <http://www.garyschwartzarthistorian.nl/390-what-did-rembrandt-have-against-spires/>

[2] Plutôt que de *Brett*, planche ou plateau. En Souabe, sont attestées les formes *Brötle* ou *Brötla*, *Brötli*, *Bretle*, *Bretla*, *Bretli*, *Bredle*, *Bredla*, *Bredli*, suivant les villages, pour désigner les *schwäbische Brötle* ou *Gutsle*, ou encore *Schwabenbrötchen*. On parle aussi de "sablés souabes, palets souabes" (traduction de *schwäbische Plätzchen*, *Plätzle*), ou de "petits gâteaux façon souabe" (*schwäbische Brötle* ou *Gutsle*, *Schwabenbrötchen*). L'expression "pain des Souabes" apparaît pour la première fois en 1848.

[3] Les *springerle*, variété de *bredele* à l'anis, sont moulés dans des formes en bois aux motifs figuratifs innombrables. Leur parenté avec l'imagerie pieuse et l'emblématique est étudiée par Cezara Bobeica, élève du professeur Jean-Jacques Chardin (Université de Strasbourg).

[4] Parmi les nombreux sites qui leur sont consacrés, en voici un fameux : <https://www.bredele.fr/>

[5] BnF, Département des Manuscrits, coll. de Lorraine, ms 32. L'"agre de cedre" (aigre de cèdre) désignait une liqueur ou confiture à base de citron vert, cédrat (*citrus medica*) et miel. Le cédrat est utilisé lors de la fête juive de *souccot*. Quant à la "confiture de (tiges de) laitue, recommandée comme fébrifuge, Olivier de Serres qui la nomme la "bouque-d'ange" (bouche d'ange) en donne la recette : mettre les tiges seules dans de la saumure pendant dix jours, les dessaler, les mettre dans une terrine avec du sirop de sucre pendant dix autres jours et les essorer.

[6] Une recette de *schwowebredele* ou sablés souabes : <https://www.bredele.fr/schwowebredele>

[7] La signification de *Schwob* ou *Schowe*, est "Souabe". Le duché de Souabe comprenait le sud de l'Allemagne dont l'Alsace et la Suisse germanique. Les *Schwowebredele* ou biscuits souabes, petits fours à la cannelle en forme d'étoiles et de cœurs, sont des spécialités emblématiques du Noël alsacien.

[8] BnF, Département des Manuscrits, coll. de Lorraine, ms 38, folios 100-125.

[9] *Dictionnaire des châteaux de France. Lorraine*, Paris, Berger-Levrault, 1978, p. 241.

[10] "Viviers (Moselle). Le château", *Archéologie médiévale*, tome 17, 1987, p. 264.

[11] Impossible de ne pas penser également aux trois alérions de Lorraine embrochés par la flèche de Godefroy de Bouillon. Cependant, le voisinage avec des natures mortes réalistes exclut cette hypothèse.

[12] Que l'on ne pense pas qu'à défaut de pouvoir visiter des musées, je me contente de relire de vieux inventaires remplis de pièges sémantiques. Mais convenons que les collectionneurs d'autrefois n'auraient jamais imaginé qu'en temps de contagion, tant de gens se divertiraient à contempler des images sur les écrans d'inimaginables lanternes magiques.

[13] Le tableau, comme les autres mentionnés plus haut, a disparu. Il est indiscernable dans les inventaires des collections des princes de Salm où il aurait peut-être eu une chance de se retrouver. Mais il n'est pas exclu qu'il existe toujours, dans un grenier, naturellement, lieu mythique des découvertes en histoire de l'art. Sous quel titre alors sera-t-il présenté à l'admiration des foules ? Avec quelle attribution ?

[14] Pas méchant mais un peu péjoratif. Le sens varie suivant les époques et le contexte. Pour en saisir la nuance satirique, voir l'œuvre de Tomi Ungerer.

[15] L'histoire étonnante des ripostes à "l'affiche maudite" est ici : <https://www.lalsace.fr/bas-rhin/2015/03/07/la-vraie-histoire-d-une-affiche-maudite>

[16] Sur la relativité de la notion de frontière linguistique, voir l'excellent article de l'ethnologue Colette Méchin, "Des langues et des cultures en Moselle", dans *Limites floues, frontières vives : Des variations culturelles en France et en Europe*, Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2001. Disponible sur Internet : <https://doi.org/10.4000/books.editionsmsh.2924>. À l'heure où les spécificités ethniques sont dangereusement exacerbées, la réflexion sur de tels faits de micro-histoire prend une valeur particulière.

[17] L'échange de termes entre les parlers romans et germaniques le long d'une frontière linguistique est un fait reconnu des linguistes. Par exemple, pendant l'annexion, puis pendant et après la guerre de 1914-1918, des mots allemands isolés étaient utilisés du côté français de la frontière dans la région de Pagny-sur-Moselle, parfois déformés et sur le mode ironique.

[18] Langres, Jehan des Preyz, 1589, f. 67 r. Thoinot Arbeau est le pseudonyme-anagramme de Jehan Tabourot, chanoine de Langres.

[19] Thierry Beinstingel, *Yougoslave*, Paris, Fayard, 2020, p. 40.

[20] Voir ici : <http://himeshazanemetonkormanyzat.hu/de/content/programme-schwaebische-hochzeit>

---